Chapitre XX : Amon Nanande et Pirlou

Il fallait que je trouve une solution pour me loger. J'atteignais la fin de mon stage et j'allais bientôt me retrouver sans revenus. C'était cuit pour la petite chambre que j'occupais à Charleville : si je restais là, tout mon argent allait y passer.

J'imagine que c'est tout naturellement que j'ai eu l'idée de remonter sur le plateau mais je ne me le suis jamais figuré avant aujourd'hui. Un samedi de juillet, j'ai fait du stop jusque Monthermé ; j'ai cueilli un bouquet de fleurs des champs et je suis allé le déposer sur la tombe de mes grands-parents ; là, j'ai éclaté en sanglots.

Puis m'est venue l'envie inexplicable de monter *là-haut* et je me suis laissé aller à mon instinct. Quand je suis arrivé en vue de l'auberge des Woeries, je me suis souvenu des grives. Je me suis senti pris d'une sorte de panique à l'idée du temps qui était passé. J'ai poussé la porte de l'auberge.

Je n'ai pas dit un mot. Je me suis assis à une table, dans la grande salle. Fernande est arrivée après quelques minutes. « Viens dans l'arrière-salle, me dit-elle, aujourd'hui, on n'est ouvert que pour les habitués. »

XXX

« Et maintenant, qu'est-ce que vous allez faire ? »

Fernande m'avait reconnu tout de suite. Elle n'était guère plus bavarde que lors de notre première rencontre. En vérité, elle n'avait pas changé d'un pouce - la décoration de l'arrière-salle non plus, d'ailleurs. Elle avait posé devant moi un Orval bien frais et son verre en coupe. Je fis honneur à la nostalgie et me le servis avec gourmandise.

J'essuyais les gouttes qui se formaient sur le verre - comme les larmes que j'avais versées quelques heures auparavant et que je sentais poindre à nouveau, tant j'étais ému par cet accueil inattendu. C'est à peine si j'osais lever les yeux. Je cherchais encore quelque chose à dire quand elle m'avait posé la question.

« Et maintenant, qu'est-ce que vous allez faire ? »

XXX

« Vous n'avez qu'à vous installer ici. C'est pas grand mais si vous n'êtes pas difficile, vous serez bien. On ne veut pas de loyer mais, si vous voulez, vous pourrez toujours nous donner un coup de main. C'est qu'on se fait vieux à nos âges, savez. »

La maison était une toute petite bâtisse, à cinquante mètres de l'auberge, trop petite pour être louée. Au temps des vaches grasses, elle servait de chambre d'appoint quand l'auberge était pleine.

J'avais insisté en vain pour payer un loyer. Un soir, peu de temps après mon installation, je m'étais faufilé dans l'arrière-

salle et j'avais tendu une reconnaissance de dette à Pirlou. Le vieux m'avait fait signe de m'asseoir. Il avait crié à sa femme de nous apporter à boire et s'était assis aussi.

Fernande comme de coutume m'avait apporté un Orval et son verre. Je me l'étais servi et, pour me donner une contenance, je l'avais repoussé devant moi. J'avais indiqué à Pirlou que je le boirais quand il voudrait bien prendre mon papier. J'avais ajouté que dorénavant, chaque mois, ils recevraient une reconnaissance de dette, jusqu'à ce que je puisse leur payer mon dû.

Pirlou m'a regardé sans un mot. Il a pris le petit papier que je lui avais tendu. Au moment où je me suis dit que c'était gagné, je l'ai vu le découper en petits morceaux, les rassembler dans sa large pogne, les poser sur le vieux poêle et y mettre le feu. « Marché conclu, m'avait-il dit, tous les premiers du mois, j'attends ma reconnaissance de dette. »

XXX

Les affaires tournaient au ralenti. Je faisais tout ce que je pouvais pour honorer la générosité de Fernande et Pirlou. Mais ils étaient vieux et n'ouvraient plus qu'à l'occasion, rétrécissant leurs affaires à l'accueil des habitués, dans l'arrière-salle. Comme ils détestaient que je leur marche sur les pieds, je me cantonnai bientôt à une aide discrète. J'étais un homme à tout-faire à qui on ne demandait rien. D'initiative, je fendais le bois, j'entretenais les haies, je déplaçais les choses lourdes.

« Je t'ai rien demandé mais faut reconnaître que t'es vaillant », me disait Pirlou. Cela valait pour moi tous les brevets de bonne conduite.

Pirlou et Fernande faisaient ma publicité. Ils me trouvèrent du travail. Spécialiste du coup de main, j'étais le type qui venait sur son vélo : je tondais les pelouses, je taillais des haies, j'effectuais des commissions, je rendais des visites, je changeais les ampoules, je déneigeais les trottoirs, j'entretenais des potagers étiques. Je devins aussi, dans mon genre, un professionnel de la survie.

Parfois, je pensais à René. Je l'imaginai dans son fauteuil, face à la télé, s'effaçant dans l'alcool. Il était vraiment sympa et je n'avais pas envie de son destin : je préférais cent fois être un *mandaille*, un esclave moderne, plutôt qu'un débris. Je suppose que j'avais dû avoir mon content d'inactivités. J'étais toujours très gai, comme on se figure d'un écureuil.

Quand j'avais deux ou trois billets, Pirlou acceptait d'en prendre un.

« Tiens, ce mois-ci, pas de reconnaissance de dette, alors ?
- Non, ce mois-ci, je suis riche. »

XXX

Riche, c'était beaucoup dire.

J'avais renoncé à toutes les allocations possibles et je n'avais de revenus que les quelques billets que j'allais gagner à

l'arrache. Toutefois, je ne manquais de rien. J'avais un toit, un intérieur qui se remplissait petit à petit de ce que je chiais ou de ce que je récupérais à droite à gauche, un frigo suffisant et, toujours, Fernande et Pirlou qui m'invitaient à manger avec eux à la première occasion.

Ils avaient perdu leur fils des années auparavant. Il était mort à quarante-deux ans d'un cancer. Ils n'en parlaient jamais, je l'avais appris par hasard de la bouche d'un voisin. « Ah ça, ils n'ont pas eu facile avec ça. Ça a été un grand malheur. Il est parti en six mois. »

Ma nouvelle vie ne me pesait pas, que du contraire. Les jours passaient sereinement. J'avais du temps pour arpenter les forêts, seuls espaces où je me sentais véritablement libre. J'y puisais là une grande partie de mon alimentation : champignons à l'automne, feuillages au printemps, fruits en été. Je connus bientôt les bonnes places pour les collets et les bricoles, comme un vrai petit Raboliot que j'étais devenu. Je m'étais définitivement mis à parler patois, ce wallon coloré et rugueux qui collait si bien au paysage et aux hommes. La seule chose que je m'interdisais, d'ailleurs sans m'en rendre compte, c'était la pêche.

XXX

Le mois d'octobre arrivé, commençait la saison des sapins de Noël. Il fallait passer la frontière au petit matin et, sur le coup de 7 heures et demi, entrer dans une vieille caravane plantée à

l'orée d'un vaste champ. Des épicéas et des sapins de Nordmann s'étendaient, presque à perte de vue quand on les regardait à hauteur d'hommes.

Le travail était aussi monotone qu'éreintant, douloureux pour le dos et pour les avant-bras, écorchés en permanence par les aiguilles pointues. Le principe était de trancher la terre autour d'un épicéa pour le déplanter avec sa motte. Il y en avait des centaines dans le champ, parmi lesquels nous naviguions à la recherche des sélectionnés. On s'adossait à l'arbre pour le mettre en tension et – tchoc – on coupait les racines à quinze centimètres du tronc. Bien sûr, il fallait tourner autour de l'arbre, avec une bêche qui pesait des kilos. Et quand le sapin était démotté, il fallait encore l'enfourcher, le coincer entre ses cuisses pour dégager ses mains, plonger une main dans la poche, en extraire un sachet, en couvrir la motte comme on rabat un capuchon et, prestement, en retenant maintenant le lourd sapin de la main gauche, celle-ci crispée sur les pans du sachet, amener le poignet droit à la bouche, afin que les dents puissent se saisir, en le distendant légèrement, d'un des multiples élastiques portés comme des gourmettes, ensuite l'amener jusqu'au pouce qui va l'amener à l'autre pouce, le caler sous le pouce de la main gauche, imprimer maintenant un geste de torsion au poignet droit, afin de dérouler l'élastique, ensuite, lorsqu'il fait sa boucle, le distendre pour l'enrouler autour du tronc, soulageant par sa prise les doigts de la main gauche, comprimés jusqu'à la fin. Un de plus. Deux euros de gagnés.

L'opération complète ne devait pas durer plus de quatre minutes, rendement impose. Mais il fallait compter avec la météo de novembre, la pluie gluante, la terre qui tient plus aux mains qu'à la motte, les élastiques qui cassent et le dos cassé les poignets cassés les coudes cassés. Parfois on se maudit. Mais c'est bien payé. Deux euros le sapin.

XXX

En fin de journée, dans la caravane qui sert d'abri aux saisonniers, je fais le compte de ce qu'on a gagné. 80 sapins, 160 euros. Par jour. Je suis riche ! Je vais pouvoir rembourser ma dette.

Dans la caravane, je prends le temps de savourer mes pintes. Il fait chaud, allez encore une bière. L'ivresse est douce. Les tournées sont pour nous. Les gars qui sont au quai, ils gagnent moins : ils sont payés à l'heure et pas à la pièce. Moi, c'est la première fois que je suis un ouvrier qui est mieux payé que les autres. On est riches, épuisés et ronds comme des queues de pelle. Je n'ai même plus peur d'un contrôle de l'inspection du travail.

Je fais ça pendant quatre ou cinq ans. Durant un bon mois. J'y consacre tous mes congés payés. Je fais un maximum de noir. C'est ce qui me permet de m'en sortir le reste de l'année. Ce n'est pas que je ne gagne pas ma vie, mais tout devient si cher à la campagne que je ne m'en sortirai pas sans cette manne

providentielle, qui me rapporte 2500 euros par mois, nets d'impôts.

XXX

Mais petit à petit, les temps changent. Pour la saison 2010, André et moi avons appris une semaine à l'avance – on avait fini par téléphoner au patron qui nous laissait sans nouvelles – qu'il n'y aurait plus tant de sapins à démotter cette année. Il était désolé mais il était sur le point d'abandonner ses affaires à son fils et il y avait eu du changement. Il nous garantit que nous n'y perdrons pas au change car il nous propose de travailler au quai, à un bon salaire et avec un paquet de noir. On accepte et le jour où on se pointe, on découvre sur le champ principal, à la place de notre vieille caravane, une cabine de chantier toute neuve. On a à peine le temps d'entendre que le fils du patron nous a dégotté cette petite merveille qu'on aperçoit la vieille caravane reléguée loin de la bordure. Il y a trois mecs qui en sortent. Vus de loin, ils portent des bobs crasseux, des moustaches grises et des dents jaunes. Ils fument et ils ont les mains sales. Ce sont les nouveaux démotteurs. Des Bulgares qui coûtent moins cher que nous. Je m'apprête à les maudire quand je me souviens des heures de galère et des imprécations marmonnées à notre rencontre, les apprentis bûcherons qui cassions le marché.

Cette année-là, l'ambiance est encore bonne. Une fois ou deux, on boira même le coup avec les Bulgares. Ils sont cinq. Il y en a un, le plus petit et le plus noiraud, qui est le moins farouche.

Enfin, je dis moins farouche, je devrais dire encore plus courageux. Car il faut du courage pour vivre comme ces cinq hommes, et il en faut un plus grand encore pour s'approcher d'un groupe d'Ardennais, à qui le cynisme concurrentiel fait perdre son gagne-pain.

Heureusement, mon salaire me suffit maintenant. Ah non, vraiment, de toute façon, il ne faut jamais en vouloir aux gars.

XXX

Et d'abord, qu'est-ce que ça veut dire, maintenant ? Je n'ai plus le prétexte de la misère pour me prémunir de ma responsabilité dans le désastre. Je ne suis plus un esclave. Si je gagne ma vie, est-il légitime de détruire la nature ?

Au début, les sapins, c'était une entreprise familiale qui sentait bon la résine. On plantait quelques ares plus serrés ; au printemps, on suivait les plants en les taillant bas, pour qu'ils fassent une boule ou qu'ils prennent une belle forme conique ; en été, on passait à la débroussailleuse entre les lignes, on dérangeait les chevreuils ; et à l'automne, on coupait, on démottait, on mettait à *hourdon*, on hissait la marchandise sur la remorque du tracteur, les sapins bien empilés tête-bêche. Les sapins étaient réceptionnés au quai, triés, emballés. Ils partaient vers des parkings de supermarché, à Charleroi.

Aujourd'hui, c'est une autre affaire. On ne plante plus d'épicéas. Les gens veulent du sapin de Nordmann. C'est un sapin aux branches comme de petits balais, qui roussira dans

les salons surchauffés sans perdre ses aiguilles, comme s'il était en plastique.

C'est plus commode pour le client, madame ne doit plus passer l'aspirateur ; c'est un peu plus cher, bien sûr, mais le produit est de meilleure qualité ; vous verrez, vous ne voudrez plus d'un simple épicéa.

XXX

Évidemment. C'est la loi du marché, vous dira le vendeur, comme s'il obéissait à autre chose que la cupidité. Il faut vivre avec son temps.

On ne vous dira pas que c'est fini, l'activité de subsistance. Il n'y a plus non plus d'enfants à vous vendre, au printemps, le bouquet de jonquilles ou de muguet ; personne ne s'en plaint. Il y aura d'autres souvenirs, d'autres odeurs, d'autres sensations. Ce n'est pas si grave : c'est l'affaire d'un oubli, on ne regrette pas ce qu'on n'a pas connu.

Mais le sapin de Nordmann, c'est huit pulvérisations par an pour lutter contre la mouche, ce sont des tonnes d'engrais déversées à l'hectare, d'où la poudre blanche qui couvre le sol. Et le sol, eh bien, c'est la terre nue. Adieu les plantes, les herbes à faucher, le problème a été résolu : il y a des herbicides de contact. Ça brûle tout ce qui dépasse. Ah ça, il n'y a plus de risque de croiser un chevreuil ; même les renards fuient, parce que les mulots n'ont rien à bouffer dans ce désert stérile et grisâtre.

La production est mécanisée, centralisée, normalisée, optimisée. Les petites entreprises ont été phagocytées. La marchandise part en camion vers Anvers, où se tient la bourse aux sapins. C'est le grand centre de transit où converge toute la production, où toutes les origines se retrouvent, les qualités aussi - on trouve du sapin danois, français, allemand, belge. Vers où repartent-ils dans les conteneurs réfrigérés ? Nul ne le sait. L'activité brasse des milliards d'euros.

En parallèle, l'eau de la fontaine de Saint-Furcy, qui a donné au village voisin le nom de Bellefontaine, est devenue impropre à la consommation. On disait pourtant qu'elle guérissait bien des maladies. Des documents attestent qu'elle était renommée depuis le haut Moyen-Âge. Jusqu'il y a peu, on voyait des gens s'y rendre et remplir de cette eau les bidons qu'ils avaient dans leur coffre. Dommage collatéral ? On attend le rapport des experts. En attendant, on peut compter sur la bonne conscience urbaine pour compenser ce petit dégât : on va donc nous planter des éoliennes métalliques, bien droites dans le vent sur leur socle de béton. Il faudra bien trente ans avant de se rendre compte de l'entourloupe - trente ans, c'est la marge de réaction à la loi du marché.

Le seul qui a mérité la prison, c'est moi, les pieds fichés dans la terre morte.

Nitrates, phosphates. Les grenouilles sont empoisonnées, les insectes disparaissent. Noël sent l'eau de Javel, ne me parlez plus de sapins.

XXX

Aux grandes occasions, notamment pour le pèlerinage à Saint-Antoine de Padoue, qui voyait affluer une masse de malades aux Hauts-Buttés, Pirlou et Fernande ouvraient la grande salle. C'est à cette occasion que j'ai rencontré Isabelle, une infirmière de cinq ans ma cadette.

Isabelle m'ouvrit sa porte et ses bras, je n'acceptai que ses bras. Je fus distant avec elle, comme si je devais faire payer à la gentillesse la cruauté de ce bas monde. C'est elle qui m'a véritablement initié à l'amour, je lui en serai éternellement redevable et reconnaissant, mais c'est seulement quand ce fut fini entre nous que je commençais à appliquer les leçons qu'elle m'a apprises.

J'avais séduit cette jeune femme par ma connaissance de la nature. Mon savoir la fascinait. Je ne connaissais pas aussi bien qu'elle le nom des plantes mais j'étais capable, lorsqu'elle me montrait une illustration, de l'emmener sur le terrain pour la lui montrer en vrai.

Je savais aussi où nichaient les cigognes et où se lovaient les vipères, par exemple. Elle était toujours épatée.

Je n'étais tendre avec elle que durant nos tribulations. Dès que nous revenions à la vie quotidienne, je me montrais cassant. Même, si c'était moi qui avait fait la soupe, je parvenais toujours à lui reprocher le manque de sel.

XXX

Isabelle a fini par se lasser, probablement épuisée par mes absences, mes silences, mon refus d'évoquer le passé, mon incapacité à me projeter dans l'avenir ou mon enthousiasme forcé. Je n'ai eu que ce que je méritais. C'était une époque où je n'étais pas guéri de ma mauvaise conscience : j'étais incapable de profiter de ce que la vie pouvait m'offrir, il fallait toujours que je brise quelque chose.

Ou peut-être est-elle partie pour les raisons qu'elle m'a données : son envie d'enfants, de soleil, d'une société plus souriante. Elle s'est installée dans l'Ariège, où elle tient un gîte avec son compagnon. Elle a maintenant deux enfants. Nous sommes toujours restés en bons termes. Durant des années, passer quelques jours chez eux furent les seules vacances que je pus m'offrir, avec le crochet à Fernande et Pirlou, mes deux phares sétois.

XXX

Isabelle n'avait rien d'une exaltée. Douce et paisible, elle était d'une profonde gentillesse, sans rien pourtant de candide. C'était dans ce trait de caractère poussé à l'extrême qu'il fallait chercher la cause de son engagement. Née deuxième fille d'un couple de braves gens qui l'adoraient, elle avait achevé sans encombre un parcours scolaire qui lui permettait d'espérer se hisser à un meilleur niveau social. Elle était jeune, jolie, et n'avait connu deuil ni maladies.

Elle aurait pu n'être qu'une enfant gâtée, pourtant elle aussi se trouvait en décrochage complet. Elle ne pouvait tout simplement pas supporter une société basée sur des valeurs qu'elle estimait *méchantes*, mot qu'elle ne proférait jamais sans l'accompagner d'une moue de dégoût. Elle fortifiait ses convictions par des lectures consacrées au bien-être, au yoga, à la méditation, s'occupait de fleurs, parlait d'*éthique*. Elle prodiguait ses soins attentifs à tout ce qui était vivant autour d'elle, sans faire aucune distinction entre les classes et les espèces, portant indifféremment secours à la cigale ou à la fourmi.

Forcément, elle ne mangeait quasiment pas de viande et accordait une grande importance à la source de son alimentation : elle se nourrissait exclusivement local et bio. À l'époque où je nous ramène, cela relevait du tour de force.

La quête d'une nourriture saine nous ayant réservé quelques déconvenues, nous commençâmes à nous rapprocher de petits collectifs écologistes qui étaient susceptibles de nous fournir en denrées convenables.

Le plus souvent, ces collectifs s'agrégeaient autour de jeunes couples esseulés qui venaient de quitter la ville. Des marginaux, encore, qui voulaient tenter l'expérience de pratiques agricoles collectives respectueuses de l'environnement. Ils n'étaient jamais les bienvenus nulle part, se voyaient refuser le titre d'agriculteurs et n'avaient aucune

place dans les réseaux d'entraide existants, même si ceux partageaient en quenouille.

XXX

On nous appelait à la rescousse quand le manque de bras se faisait sentir. On se retrouvait à quinze ou vingt au petit matin, qui nous nous passions les instructions en lampant de la tisane d'aubépine dans des tasses en grès (le midi, on nous proposerait un verre de vin de noix, il y a des rites).

À un moment ou l'autre, mais très souvent au début de la journée, le sujet du nucléaire viendrait sur la table. C'était pourtant tranché : tout le monde était d'accord qu'il fallait en sortir le plus vite possible. Cette unanimité m'amusait beaucoup, moi qui avais connu les heures enfiévrées des réunions de l'ultra-gauche, où l'effet inverse se produisait toujours (à la fin de la discussion, chacun avait projeté au visage de son interlocuteur ses vérités historiques, ses maximes et ses points de détail et avait un avis différent). Rien de tout cela chez mes Bisounours, qui se tendaient la main autour des consensus et qui pensaient que l'amélioration du monde passait d'abord par la recherche du bien-être, à grand renfort de décoctions, d'exercices de relaxation et d'anciennes variétés horticoles.

Des fois, c'était une prairie à défricher, un rang de clôture à rafistoler, des ballots à ramasser, un verger à planter. On bossait comme des Chinois, presque à se toucher ; dès qu'il y

en avait un qui était en difficulté, les autres accouraient aussitôt. On avait peu de rendement mais on arrivait la plupart du temps à atteindre les objectifs fixés, nouvelle occasion de se congratuler (« qui veut un verre de cidre, c'est celui de l'année passée, tu te souviens, Patrick ? »).

On repartirait le soir avec cinq adresses *bio* en plus, les yeux pleins de mandalas et des provisions dans des bocaux en verre, disposés dans des paniers en osier calés dans l'énorme coffre de la Citroën BX de Pirlou et Fernande. Un jour, nous reverrions nos amis à l'étal d'un marché artisanal, ils nous donneraient un pot de miel en souvenir du coup de main, nous leur achèterions six fromages de chèvre, du beurre de ferme salé et une meule à l'ancienne.

XXX

J'ai dû faire quelques centaines de journée vouées à la cause néorurale. J'ai vu apparaître ce nouveau réseau. J'y ai bien sûr revu nombre de mes amis anarchistes, mais on croisait également une autre faune que les militants traditionnels. C'est ainsi que je fis connaissance d'une série de néo-babacoules. Leur variété était proprement fascinante : aussi bien des allumés de la biodynamie que des permaculteurs débutants, aussi bien des druides autoproclamés à la recherche d'une soi-disant sagesse celtique que des scientifiques les plus en pointe de la recherche agronomique, aussi bien des botanistes mélancoliques que les plus sombres misanthropes, pour lesquels notre espèce représentait le mal incarné, tous plus

différents les uns que les autres, mais qui recherchaient la même chose.

Au début, j'aimais beaucoup les entendre délirer, moi qu'une formation intellectuelle rationnelle avait éloigné de tout ésotérisme et qui m'étais vite lassé des doctrines politiques, je les trouvais rafraîchissants. (Bientôt, quelques paysans de souche allaient les rejoindre et leur inoculer leur bon sens pratique, c'en serait fini de cette joyeuse et bordélique profusion d'idées loufoques et d'expérimentations diverses, mais une agriculture alternative viable serait née.)

XXX

Par orgueil plutôt que par envie, j'ai rompu avec Isabelle avant qu'elle ne parte vers le sud. C'est alors que les choses ont commencé à mieux tourner pour moi, sans doute parce que j'avais enfin les moyens de me prendre en main tout seul.

Quelques mois auparavant, j'avais participé à un chantier de gestion d'une petite réserve naturelle, un marais qui était situé dans le ravin de l'Ours, un des hauts-lieux de mémoire de la Résistance ardennaise.

En dehors de rendre la pareille à un gars qui était venu nous aider bénévolement sur le projet, il s'agissait de lutter contre le boisement spontané d'une tourbière située en tête de ruisseau. Cela signifiait concrètement passer de touffes de molinie en touffes de molinie, armé d'une grosse tronçonneuse, et de couper tous les arbres (nous épargnions les touffes de saules),

principalement bouleaux et épicéas, qui faisaient concurrence à nos trésors patrimoniaux : plantes carnivores, relictés boréo-artiques, muscardins, gélinottes et vipères, toutes glanures d'un monde disparu, où nous nous plaisions à croire que l'homme vivait en harmonie avec la nature.

XXX

Parfois je me souvenais de Camille et je me disais qu'il aurait bien rigolé de notre romantisme, lui qui considérait les espaces naturels comme des espaces à gagner sur la misère et la pauvreté et qui avait expérimenté la nécessité de lutter contre les éléments. Lui n'était pas du genre à s'interroger sur la nécessité de laisser la vie sauve au moustique, il l'aurait écrasé dès que possible.

Ces réminiscences me poussaient à poser des gestes incompréhensibles pour mes compagnons, car ils étaient directement inspirés par l'esprit pratique du vieux. Par exemple, je n'étais pas du genre à m'échiner à allumer un feu durant quatre heures, à croupetons dans un filet d'eau glacée : j'empoignais volontiers mon bidon de mélange, j'en imbibais un chiffon et je boutais le feu aux fagots ; si d'aventure, cela ne prenait toujours pas, qu'importe : je n'hésitais pas à verser encore un peu de mélange, ou de l'huile de chaîne jusqu'à ce que j'obtienne le brasier désiré. À quelques reprises, j'ai croisé les regards étonnés, voire ébahis, de certains militants bénévoles qui me disaient « mais enfin, tu pollues ! »

Camille leur aurait dit : on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs.

J'imagine que c'est ce côté pragmatique qui intéressa Jean-Louis et que c'est pour cette raison qu'il me proposa un poste dans l'entreprise de formation par le travail dont il était directeur en Belgique, à Beauraing, à une vingtaine de kilomètres de là.